PRÉSENTATION DE *LA MÉDITERRANÉE* DE F. BRAUDEL

Le livre de Fernand Braudel *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* d'Espagne est un ouvrage qui a marqué un tournant. L'ouvrage, édité pour la première fois en 1946, a bénéficié de 10 éditions françaises, de traductions en allemand, en anglais, en espagnol, en italien, en grec, en polonais, en portugais, en roumain et en turc. C'est un ouvrage considérable (628p. pour la 6e édition (1985). Nous ne pourrons naturellement qu'en donner une idée imparfaite.

Présentons d'abord l'auteur. Fernand Braudel (1902-1985) est agrégé d'histoire en 1922 ; il est nommé professeur au lycée de Constantine l'année suivante. En 1924, la lecture du livre de Lucien Febvre, *La terre et l'évolution humaine* va lui ouvrir de nouveaux horizons, le faisant sortir de l'histoire événementielle telle que la professaient les maîtres d'alors. Il est mobilisé en 1938 et la captivité retarde l'achèvement de sa thèse, dont nous allons parler. Après la soutenance de celle-ci, il est associé, avec Lucien Febvre, à l'ouverture de la Vie section de l'École pratique des hautes études, qui deviendra l'École des hautes études en sciences sociales. En 1949, il devient professeur au Collège de France et devient l'un des maîtres de l'école liée à la revue des *Annales* qui a renouvelé l'approche de l'histoire.

Dans la préface de son livre sur *la Méditerranée*, F. Braudel explique comment il a réorienté son projet. Il avait entrepris sa thèse en 1923, sous un mode classique, ayant pour titre : La politique méditerranéenne de Philippe II. L'ouvrage tournait donc autour d'un souverain. Braudel le présente ainsi dans la Préface de *la Méditerranée* :

> Mes maîtres d'alors l'approuvaient fort. Ils la voyaient se rangeant dans les cadres de cette histoire diplomatique, assez indifférente aux conquêtes de la géographie, peu soucieuse (comme la diplomatie elle-même trop souvent) de l'économie et des problèmes sociaux ; assez méprisante à l'égard des faits de civilisation, des religions et aussi des lettres et des arts, ces grands témoins de toute histoire valable, et qui, calfeutrée dans son parti pris, s'interdisait tout regard au delà des bureaux de chancellerie, sur la vraie vie, féconde et drue. Expliquer la politique du Roi Prudent, cela signifiait avant tout établir les responsabilités, dans l'élaboration de cette politique, du souverain et de ses conseillers, au gré des circonstances changeantes ; déterminer les grands rôles et les rôles mineurs, reconstituer la carte générale de la politique mondiale de l'Espagne dont la Méditerranée ne fut qu'un secteur et certes pas toujours privilégié. (p. 12)

Dans ce paragraphe, on entend comment l'auteur dénigre ce qui fut son projet initial : l'histoire n'était abordée que sous un angle limité, la politique du roi, une histoire diplomatique qui négligeait tout le cadre de la vie et la vie elle-même. Braudel cite – vous l'avez entendu – la géographie, l'économie, les problèmes sociaux, toutes les composantes de la civilisation : les religions, les lettres et les arts. Et puis, quelque part, au regard de la politique du roi d'Espagne, la Méditerranée était en train de devenir un secteur mineur, puisque, à cette époque-là, le souverain était en train de se tourner vers l'Atlantique. Ce sera d'ailleurs l'objet de la thèse d'un élève de Braudel, Pierre Chaunu, en histoire sérielle : *Séville et l'Atlantique* où le futur historien de la Réforme protestante étudiera la masse des exportations et des importations transitant par le grand port espagnol en direction ou en provenance de l'Amérique.

Mais voilà, pour Braudel, un tournant s'opère pour son projet, qu'il décrit ainsi :

> Se demander si la Méditerranée n'avait pas eu, au delà de ce jeu lointain et saccadé de l'Espagne (assez terne si l'on met à part le grand acte passionné de Lépante), son histoire propre, son destin, sa vie puissante et si cette vie ne méritait pas autre chose que le rôle d'une toile de fond pittoresque. (p. 12)

Ce n'est plus Philippe II, c'est la Méditerranée qui devient le personnage central de la thèse. Mais c'est un personnage complexe. Il décrit ainsi cette complexité ou plutôt cette multiplicité d'approches :

> Son personnage est complexe, encombrant, hors série. Il échappe à nos mesures et à nos catégories. De lui, inutile de vouloir écrire l'histoire simple : « il est né le ... » ; inutile de vouloir dire, à son propos, les choses bonnement, comme elles se sont passées... La Méditerranée n'est même pas *une* mer, c'est un « complexe de mers », et de mers encombrées d'îles, coupées de péninsules, entourées de côtes ramifiées. Sa vie est mêlée à la terre, sa poésie plus qu'à moitié rustique, ses marins sont à leurs heures paysans ; elle est la mer des oliviers et des vignes autant que celle des étroits bateaux à rames ou des navires ronds des marchands, et son histoire n'est pas plus à séparer du monde terrestre qui l'enveloppe que l'argile n'est à retirer des mains de l'artisan qui la modèle. « *Lauso la mare e tente'n terro »* (« Fais l'éloge de la mer et tiens-toi à terre »), dit un proverbe provençal.
>
> Nous ne saurons donc pas sans peine quel personnage historique exact peut être la Méditerranée : il y faudra de la patience, beaucoup de démarches, sans doute quelques erreurs inévitables. Rien n'est plus net que la Méditerranée de l'océanographe, du géologue, ou même du géographe : ce sont là domaines reconnus, étiquetés, jalonnés. Mais la Méditerranée de l'histoire ? Cent avis autorisés nous mettent en garde : elle n'est pas ceci, elle n'est pas cela ; elle n'est pas un monde qui se suffise à lui-même, elle n'est pas davantage un pré carré. (p. 10-11)

C'est là que F. Braudel va développer une approche originale, en considérant qu'il existe trois temps de l'histoire : une histoire quasi-immobile, dont l'évolution est, en tout cas, imperceptible aux yeux de l'homme, une histoire aux évolutions lentes, et enfin l'histoire événementielle. C'est selon cette triple division que l'ouvrage est structuré :

> Ce livre se divise en trois parties, chacune étant en soi un essai d'explication d'ensemble.
>
> La première met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; une histoire lente à couler, à se transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés. Je n'ai pas voulu négliger cette histoire-là, presque hors du temps, au contact des choses inanimées, ni me contenter, à son sujet, de ces traditionnelles introductions géographiques à l'histoire, inutilement placées au seuil de tant de livres, avec leurs paysages minéraux, leurs labours et leurs fleurs qu'on montre rapidement et dont ensuite il n'est plus jamais question, comme si les fleurs ne revenaient pas avec chaque printemps, comme si les troupeaux s'arrêtaient dans leurs déplacements, comme si les navires n'avaient pas à voguer sur une mer réelle, qui change avec les saisons.

> Au-dessus de cette histoire immobile se distingue une histoire lentement rythmée : on dirait volontiers si l'expression n'avait été détournée de son sens plein, une histoire *sociale,* celle des groupes et des groupements. Comment ces vagues de fond soulèvent-elles l'ensemble de la vie méditerranéenne, voilà ce que je me suis demandé dans la seconde partie de mon livre, en étudiant successivement les économies, les États, les sociétés, les civilisations, en essayant enfin, pour mieux éclairer ma conception de l'histoire, de montrer comment toutes ces forces de profondeur sont à l'œuvre dans le domaine complexe de la guerre. Car la guerre, nous le savons, n'est pas un pur domaine de responsabilités individuelles.
>
> Troisième partie enfin, celle de l'histoire traditionnelle, si l'on veut de l'histoire à la dimension non de l'homme, mais de l'individu, l'histoire événementielle […] : une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement. Une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses. Ultra-sensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure. Mais telle quelle, de toutes c'est la plus passionnante, la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi. Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève comme la nôtre. […] Un monde dangereux, mais dont nous aurons conjuré les sortilèges et les maléfices en ayant, au préalable, fixé ces grands courants sous-jacents, souvent silencieux, et dont le sens ne se révèle que si l'on embrasse de larges périodes du temps. Les événements retentissants ne sont souvent que des instants, que des manifestations de ces larges destins et ne s'expliquent que par eux.
>
> Ainsi sommes-nous arrivés à une décomposition de l'histoire en plans étagés. Ou, si l'on veut, à la distinction, dans le temps de l'histoire, d'un temps géographique, d'un temps social, d'un temps individuel. (p. 13-14)

C'est certainement la première partie qui est la plus originale, mettant en relief les permanences plutôt que les changements. Dans la conclusion qu'il donne en 1965 à la 2e édition de son livre, Braudel s'en explique ainsi :

> J'ai recherché, selon les cadres et la trame d'une observation géographique, des localisations, des permanences, des immobilités, des répétitions, des « régularités » de l'histoire méditerranéenne, non pas *toutes* les structures ou régularités monotones de la vie ancienne des hommes, mais les plus importantes d'entre elles et qui touchent à l'existence de chaque jour. Ces régularités sont le plan de référence, l'élément privilégié de notre ouvrage, ses images les plus vives et l'on peut en compléter l'album avec facilité. Elles se retrouvent, comme intemporelles, dans la vie actuelle, au hasard d'un voyage ou d'un livre de Gabriel Audisio, de Jean Giono, de Carlo Levi, de Lawrence Durrell, d'André Chamson... À tous les écrivains d'Occident qui ont, un jour ou l'autre, rencontré la mer Intérieure, celle-ci s'est proposée comme un problème d'histoire, mieux de « longue durée ». Je pense comme Audisio, comme Durrell, que l'antiquité elle-même se retrouve sur les rivages méditerranéens d'aujourd'hui. À Rhodes, à Chypre, « observez les pêcheurs qui jouent aux cartes dans la taverne enfumée du *Dragon* et vous pourrez vous faire une idée de ce que fut le véritable Ulysse ». Je pense aussi, avec Carlo Levi, que le pays perdu qui est le vrai sujet de son beau roman, *Le Christ s'est arrêté à Eboli,* s'enfonce dans la nuit des temps. Eboli (dont Ruy Gomez a tiré son titre de prince) est sur la côte, près de Salerne, là où la

> route quitte la mer pour foncer droit vers la montagne. Le Christ (c'est-à-dire la civilisation, l'équité, la douceur de vivre) n'a pu continuer sa marche vers les hauts pays de Lucanie, jusqu'au village de Gagliano, {« au-dessus des précipices d'argile blanche », au creux de versants sans herbe, sans arbres. Là, de pauvres *cafoni* sont mis en coupe réglée, comme toujours, par les nouveaux privilégiés du temps présent : le pharmacien, le médecin, l'instituteur, toutes personnes que le paysan évite, qu'il craint, avec qui il biaise... Vendettas, brigandages, économies, outils primitifs sont ici chez eux. Un émigré peut revenir d'Amérique dans un village presque abandonné, porteur de mille nouveautés étrangères, d'outils merveilleux : il ne changera rien à cet univers archaïque, muré en lui-même. Ce visage profond de la Méditerranée, je doute que, sans l'œil du géographe (du voyageur ou du romancier), on puisse en saisir les vrais contours, les réalités oppressives. (p. 516)

Arrêtons-nous donc un petit instant sur cette première partie, qu'il nomme "la part du milieu", pour la décrire. Elle est divisée en cinq chapitres. Les trois premiers abordent la diversité des régions : les péninsules (montagnes, plateaux, plaines), les mers et littoraux, les confins. Puis est posée la question de l'unité physique avant que soit abordée celle de l'unité humaine.

Les montagnes demeurent un lieu en marge de la civilisation. Braudel explique, par exemple, que c'est un chapitre d'histoire missionnaire qui se déroule en Corse au XVIe siècle. Alors que le peuple corse a été catéchisé, quelques siècles plus tôt, par les franciscains, les jésuites découvrent alors des prêtres qui ne savent pas le latin, qui ignorent même la forme de la messe, qui sont des paysans, travaillant aux champs et élevant leurs enfants au vu et au su de tous. Les fidèles ignorent le Credo et le Pater et certains ne savent pas faire le signe de croix. Les églises sont délabrées et on n'hésite pas à y commettre des meurtres. Les superstitions sont nombreuses[1]. Sur le clergé de Haute-Provence, au XVIe siècle :

> Ici, pas de clergé riche, opulent, envié et raillé d'autant plus : le prêtre est aussi pauvre que ses ouailles. Ici pas de réseau urbain serré, donc pas d'administration, pas de villes au sens plein du mot ; ajoutons pas de gendarmes. C'est dans les pays d'en bas que sont les sociétés serrées, étouffantes, les clergés prébendés, les noblesses orgueilleuses et les justices efficaces. La montagne est le refuge des libertés, des démocraties, des « républiques » paysannes. (p. 35)

Mais la montagne ne peut pas nourrir beaucoup de bouches ; de nombreux montagnards doivent émigrer. Stendhal décrit les montagnards de la Sabine descendus à Rome pour la fête : « Ils sont couverts de casaques de drap en lambeaux, leurs jambes sont entourées de morceaux de toile, retenus par des cordes en losange ; leurs yeux hagards sont cachés par des cheveux noirs en désordre ; ils portent contre leur poitrine des chapeaux de feutre, auxquels la pluie et le soleil n'ont laissé qu'une couleur d'un noir rougeâtre ; ces paysans sont accompagnés de leurs familles, non moins sauvages qu'eux[2]. » (p. 39)
Les Albanais qui quittent leurs montagnes se font soldats au XVIe siècle à Chypre, Venise, Rome, Naples, jusqu'à Madrid, puis même en France durant les guerres de religion, soldats aventuriers qui suivent leurs femmes, leurs enfants et leurs popes. À partir du XIXe siècle, ils se mettent au service de l'empire ottoman.

---

[1] Abbé S.B. CASANOVA, *Histoire de l'Église corse*, 1931, p. 103ss.
[2] STENDHAL, *Promenades dans Rome*, 1931, I, p. 182-83.

Sur les plateaux, en revanche, peut se pratiquer une culture liée à l'irrigation. Du coup, les populations ont une allure différente. Braudel décrit ainsi la région proche de Venise et de Raguse :

> Un monde rural serré, patiemment mis en place, qui a façonné à coups de pioche les jardins en murettes, les vergers, les vignobles, les champs là où la pente n'est pas trop forte. Toute une série de villages urbanisés et de petites villes aux ruelles étroites, aux hautes maisons pressées occupe les baies, les promontoires, les isthmes de la côte. Les gens y sont laborieux équilibrés, à l'aise, sinon riches. (p. 51)

Les plaines sont encore différentes. Souvent, elles sont menacées par les inondations et garnies de marécages. La malaria affaiblit les hommes et parfois les décime. Dès le XIe siècle, on entreprend des travaux pour discipliner les fleuves.

> Les vastes plaines représentent l'essentiel de l'histoire agricole méditerranéenne, la dernière, la plus difficile, la plus magnifique aussi de ses réussites, si l'on ne s'attache pas au prix élevé, humainement parlant, qu'il a fallu payer pour les gagner sur les eaux. Chacune de ces conquêtes a été un grand fait d'histoire, riche de conséquences. À tel point que, derrière tel ou tel gros événement, il faut toujours se demander s'il n'y a pas eu, cause profonde, une de ces grandes réussites agraires. (73)

Braudel évoque les transhumances :
– la transhumance normale, celle des bergers qui quittent en été la plaine pour pousser le troupeau dans la montagne : « Arles, au XVIe siècle, depuis quatre ou cinq cents ans peut-être, est la capitale d'une large transhumance d'été, qui commande aux troupeaux de la Camargue et surtout de la Crau et les expédie chaque année, par les routes du bassin de la Durance, vers les pâturages de l'Oisans, du Dévoluy, du Vercors, jusqu'au voisinage de la Maurienne et de la Tarentaise. » (77)
– l'autre transhumance est celle que l'on connaît en Basse-Navarre, quand les bergers, chassés par le froid, descendent en plaine. « Cette transhumance est une descente d'hiver, tumultueuse. Bêtes et bergers, fuyant la montagne trop froide, gagnent la Basse-Navarre comme une armée entrant en pays conquis. Tout se cadenasse au passage de ces hôtes redoutés. Chaque année fait ainsi renaître l'éternelle guerre du berger et du paysan. » (77)

La Méditerranée, c'est, quand même, avant tout, une mer, ou plutôt une multiplicité de mers. Citons ce que Braudel écrit de l'Adriatique :

> Plus longue que large, elle se présente comme une route Nord-Sud. Au Nord, elle aboutit aux côtes basses qui, de Pesaro et de Rimini au golfe de Trieste, marquent le contact de la plaine du Pô avec l'eau méditerranéenne. À l'ouest, elle est bordée par la côte italienne, souvent basse, marécageuse, bien qu'à peu de distance, elle soit accompagnée par l'Apennin qui, à l'arrière-plan du *Sottovent*, projette jusqu'à la mer une série de buttes montagneuses, dont l'une bien détachée, le Monte Gargano avec ses célèbres forêts de rouvres. À l'Est, elles s'arrêtent à un chapelet d'îles montagneuses, les îles dalmates, que doublent immédiatement les hauts reliefs stériles du continent balkanique, cette interminable muraille blanche des Alpes dinariques, rebord d'un énorme plateau de *karst*, auquel la côte dalmate tourne le dos. Enfin, vers le sud, l'Adriatique débouche / sur la mer Ionienne par le canal d'Otrante, entre le cap du même nom, en Italie, et celui de Linguetta, en Albanie. […] Cet étranglement, au

> sud, est le trait essentiel du bassin : il lui donne son unité. Dominer cet étroit passage revient à dominer l'Adriatique. (114-115)
>
> Les positions-clefs ne sont pas les ports actifs des Pouilles, Brindisi, Otrante, Bari, où Venise s'est installée à deux reprises, sans pouvoir y rester, en 1495 et 1528, et où, ses intérêts marchands aidant, elle rêve de s'installer à nouveau en 1580. Les Turcs se sont emparés un instant, eux aussi, d'Otrante, après le sac de 1480 qui souleva d'émotion la chrétienté italienne. Mais le débouché de l'Adriatique ne peut se saisir à partir de la côte d'Italie. […] La clef de la maison est bien plus au sud, bel et bien à Corfou. Et Venise la possède depuis 1386. […] Sortir de l'Adriatique, y entrer, c'est, le plus souvent, défiler devant Corfou. (116)

On voit bien ici comment la géographie physique commande la géographie politique. Dans une autre partie de ce chapitre, il évoque l'histoire des îles, qui ont leur propre logique :

> Toutes les îles ont de semblables villes, sensibles à la vie diffuse de la mer et en même temps (ne serait-ce que parce qu'elles détiennent les trafics d'importation et d'exportation) tournées vers le dedans, vers ce côté que l'historien, lié aux textes de la grande histoire, ne voit pas du premier regard : leur vie repliée et inquiète, leur biologie en vase clos que les naturalistes ont depuis longtemps signalée. Pas une île qui ne possède, outre ses curiosités humaines, ses particularités végétales et animales qu'un jour ou l'autre elle partagera avec autrui. […] Mais ces ressources curieuses ne signifient jamais l'abondance. Aucune île n'est assurée de sa vie du lendemain. Le gros problème pour chacune d'elles, jamais ou mal résolu, est de vivre de ses propres ressources, de son sol, de ses vergers, de ses troupeaux ; et, ne le pouvant pas, de s'ouvrir sur le dehors. (139)

Le 3e chapitre de cette première partie, plus hétérogène, aborde la question des confins, c'est-à-dire des terres plus éloignées de la mer, sans lesquelles, pourtant, l'histoire de la Méditerranée ne se comprendrait pas, à cause des courants humains et commerciaux qui sont engendrés à partir d'elles. Abordant ensuite l'unité physique de la Méditerranée, c'est la question du climat qu'il pose. Il termine ce chapitre avec un problème ô combien actuel : « Le climat a-t-il changé depuis le XVIe siècle ? » (p. 245) Il n'hésite pas à répondre, d'emblée, par l'affirmative. Certes, en 1946, la problématique n'est pas la nôtre, avec les changements engendrés par le progrès technique. Il admet des cycles à peu près trentenaires et il écrit prudemment :

> Ainsi le climat change et ne change pas ; il varie par rapport à des positions d'équilibre dont rien ne dit qu'après tout elles aussi ne varient pas, mais alors suivant des pentes très peu déclives. (247)

Le dernier chapitre, mais pas le moindre, c'est celui qui, touchant à l'unité humaine, associe les villes et les routes, la communication. Braudel écrit : « La Méditerranée, ce sont des routes ». (253) Les routes, ce sont les routes de mer et les routes de terre, les routes sont parcourues par les marins et par les marchands. Cela conduit à s'intéresser de près aux bateaux, à leur forme, à leur tonnage, à leur mode de propulsion, à leurs performances : sont-ils aptes à la navigation en haute mer ou seulement au cabotage ? Cela conduit aussi à s'intéresser aux voitures et à leur propulsion, à s'intéresser au mulet tout autant qu'au cheval. Les villes sont aussi à étudier du point de vue de leurs fonctions, notamment marchandes, industrielles et banquières :

> À Alger, des bourricots chargés de bois disparaissent sous leur charge, viennent de l'Atlas proche pour rejoindre Bab-el-Oued, la porte du Nord ; des chameaux en provenance de la Mitidja ou du grand sud baraquent devant Bab-Azoun, la porte méridionale ; des vaisseaux de course, de commerce, grouillent dans le port, chargés de beurre rance à Bône, de toiles, de draps, de bois à Marseille, d'huile à Djerba, de parfums en Espagne, pour ne pas parler des marchandises chrétiennes volées sur toute la mer. […] Tout cela nourrit, construit Alger. Chaque ville est faite de mouvements qu'elle engloutit, arrête à son profit, puis relance. (288)

Naturellement, les villes sont à considérer du point de vue de leur population et Braudel note que, déjà pour le XVIe siècle, le prolétariat des cités ne peut se maintenir que par l'immigration.

Braudel conclut ainsi sa démarche :

> Je suis toujours tenté, devant cet homme, de le voir enfermé dans un destin qu'il fabrique à peine, dans un paysage qui dessine derrière lui et devant lui les perspectives infinies de la « longue durée ». Dans l'explication historique telle que je la vois, à mes risques et périls, c'est toujours le temps long qui finit par l'emporter. Négateur d'une foule d'événements, de tous ceux qu'il n'arrive pas à entraîner dans son propre courant et qu'il écarte impitoyablement, certes il limite la liberté des hommes et la part du hasard lui-même. Je suis « structuraliste » par tempérament, peu sollicité par l'événement, et à demi seulement par la conjoncture, ce groupement d'événements de même signe. Mais le « structuralisme » d'un historien n'a rien à voir avec la problématique qui tourmente, sous le même nom, les autres sciences de l'homme. Il ne le dirige pas vers l'abstraction mathématique des rapports qui s'expriment en fonctions. Mais vers les sources mêmes de la vie, dans ce qu'elle a de plus concret, de plus quotidien, de plus indestructible, de plus anonymement humain. (p. 520)

Daniel Moulinet, aumônier national de CdEP,
enseignant à l'Université Catholique de Lyon